

## II

Aux raisons d'être du zèle que nous venons d'énumérer et d'étudier, il faut ajouter quelques considérations sur sa mise en œuvre, sur les moyens pratiques d'en faire l'application.

*Ponere animam suam.* Voilà le moyen par excellence : donner sa vie ou quelque part de sa vie. Jésus-Christ prenant à la lettre la plénitude de sa mission d'ami des âmes, de Sauveur des âmes, s'est livré à trente-trois ans aux bourreaux et à la mort. Une foule de prêtres, depuis vingt siècles, ont fait comme lui. Le martyre n'a pas discontinué dans l'histoire d'honorer la vocation pastorale. Il l'honore encore sous nos yeux. Les missionnaires, comme Perboyre et Chanel, sont morts pour les âmes dont ils s'étaient faits les apôtres, aux extrémités du globe. Leur exemple a suscité et suscitera des imitateurs. Il y aura toujours des martyrs. Cela est tellement vrai que certains théologiens désireraient qu'aux notes extérieures, à l'aide desquelles on prouve la divinité de l'Église, l'apostolicité, la sainteté, l'unité, la catholicité, on joignît une note supplémentaire, une cinquième note tirée de la perpétuité du martyre dans ses annales séculaires.

Serons-nous appelés, messieurs et vénérés confrères, à fournir cette preuve de notre zèle? Il est probable que non. Qui sait cependant? Aux temps troublés où nous sommes, dans l'explosion soudaine de quelque révolution ou simplement de quelque émeute locale, que faudrait-il pour que nous fussions voués à la mort? Dieu aidant, nous ferions bonne contenance. Je ne crois pas me tromper en affirmant que n'importe lequel d'entre nous, s'il espérait assurer par une fin violente le salut éternel des âmes dont il a la charge, n'hésiterait. Nous nous sentirions par là dédommagés et vengés de notre impuissance douloureuse à faire tout le bien rêvé. Il nous serait doux de réaliser, nous aussi, par l'immolation absolue, la plénitude de notre vocation. Mais vraisemblablement ce n'est point là ce que Dieu attend de nous et nous réserve. Quatre balles dans la poitrine, c'est une des formes du zèle. Il y en a d'autres. Au lieu de donner notre vie tout à la fois, nous la consumerons goutte à goutte dans une générosité sans prestige, dans un effacement dont les hommes ne soupçonneront pas même le prix.

Oui, nous consumerons notre vie jour après jour, heure par heure, et de cette première façon d'abord, en faisant de l'intérêt et du salut des âmes notre souci dominant, notre préoccupation constante.

Des soucis, des préoccupations, vous en avez de tout genre et de tous degrés, chers confrères.

Vous le dites assez haut, même trop. Que vous causiez à l'aise avec des prêtres ou des laïques, vous ne tardez guère à mettre la conversation sur ce sujet : vos sollicitudes de chefs de paroisses, vos œuvres, vos projets, vos entreprises, vos démarches, vos chances de succès, vos craintes de ne pas aboutir. Celui-ci parle de son église; celui-là, de ses écoles; un autre, de sa fabrique; un autre, de son presbytère; un autre, de ses difficultés avec le maire ou l'instituteur; un autre, de ses conflits avec le préfet ou le gouvernement. J'ai peur qu'au milieu de cette agitation, en un sens louable et nécessaire, le zèle véritable, la préoccupation sacrée des âmes, ne se voilent et ne passent au second rang. On est engagé dans une situation; on y veut faire honneur; on perd de vue les âmes. Toute l'activité qu'on déploie, toute la peine qu'on se donne, relèvent plus des exigences de la position qu'on occupe, du bon renom qu'il s'agit d'acquérir ou de conserver devant l'opinion, que de la sollicitude désintéressée et sainte de l'état des âmes et de leur bien. Il y a interversion des idées et des sentiments. Ce qui est accessoire usurpe sur ce qui est essentiel. On peut avec cela se faire une réputation flatteuse de prêtre zélé, très zélé. On manque au fond et devant Dieu du vrai zèle, celui du Christ : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*; celui de saint Paul : *Testis mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos*.

Il y a donc lieu de bien réfléchir, d'aviser, de couper court aux méprises et aux illusions. Votre souci de pasteurs d'âmes, messieurs et vénérés confrères, sera ce qu'il doit être, lorsque décidément il primera tout à vos yeux, lorsqu'il sera en conscience le point de départ et le terme, l'alpha et l'oméga de votre activité quelle qu'elle soit, lorsqu'il *informera* votre vie, pour parler le langage de l'école, et laissera au second rang tout ce qui se rattache à lui, sans être lui.

Dans le monde, dans l'ordre des choses naturelles, voyez ce qui se passe. Un savant, un artiste, un poète, un homme d'État, un industriel, se passionnent pour le rêve qui s'est une fois emparé d'eux. Ils en sont envahis, obsédés, sans repos ni trêve. Nuit et jour ils le retrouvent et s'en nourrissent. A vrai dire, ils vivent de leur préoccupation, tellement elle devient puissante et impérieuse. Leurs autres soucis pâlissent devant celui-là, même les soucis d'intérêt, de famille ou d'amitié. Et nul ne s'étonne de cette suprématie presque tyrannique de l'idée dont ils se sont constitués les ouvriers et les apôtres. On comprend que la fécondité de leur génie est à ce prix. Eh bien! voilà nos modèles. Investis que nous sommes par notre vocation sacerdotale de la dignité d'amis des âmes, il faut que nous y employions sans cesse, que nous y consumions, — je répète le mot, il est exact, — le meilleur de nos facultés, le meilleur de notre vie : *Ponere animam suam*.

A cette direction noble, désintéressée, tout à fait supérieure de nos pensées, nous joindrons, messieurs, l'effort viril et la constance de l'effort, pour prendre et reprendre sous toutes formes notre tâche, telle que les conditions de notre ministère nous l'imposent.

Notre tâche! Elle se diversifie presque à l'infini, et vous comprendrez bien, messieurs, que je n'entre pas ici dans le détail de toutes les œuvres que votre ministère paroissial réclame. *Vetera et nova*. Il y a les œuvres traditionnelles inhérentes à la charge pastorale, partout et toujours : la visite empressée des malades, le soin fidèle des pauvres, l'instruction catéchistique des enfants, l'impulsion à la piété par la fondation et la direction des congrégations et des confréries. Il y a les œuvres que les difficultés du moment suggèrent : les patronages d'adolescents, les cercles de jeunes gens, les bibliothèques, les initiatives en faveur des intérêts matériels de l'ouvrier de la ville ou des champs, les banques rurales, les secrétariats populaires, que sais-je? tout ce qui est de nature à prouver aux populations que le prêtre que Dieu leur envoie les aime. Dans un bon nombre de paroisses, ces œuvres existent; que tout soit fait pour les maintenir! Dans celles où elles n'existent pas encore, que tout soit fait pour les entreprendre!

Que de prêtres aujourd'hui, après un peu de temps d'initiatives généreuses, quelques années

ou quelques mois, se lassent, se découragent, prétendent qu'il n'y a rien à faire dans leur paroisse, se réfugient vers l'abstention, moitié par mauvaise humeur et amertume de voir leurs avances mal accueillies, moitié par fausse conviction, qu'ayant fait ce qu'ils ont fait, rien d'autre ne peut et ne doit être essayé à nouveau. Impossible! disent-ils, le mot des abdications systématiques, mal vu des hommes et réprouvé de Dieu.

Que serait-il advenu, messieurs, du diocèse de Milan, par exemple, ou de la paroisse de Saint-Sulpice à Paris, si saint Charles Borromée et M. Olier, en face des difficultés inouïes qui étaient certes bien de nature à déconcerter leur zèle, se fussent, dès la première heure, abandonnés à la théorie commode de « l'impossible »? Depuis plus de soixante ans, à Milan, les évêques ne gardaient plus la résidence; les communautés religieuses étaient en lutte ouverte et scandaleuse les unes contre les autres; le clergé, livré à lui-même, oubliait tous ses devoirs, tellement que c'était un adage populaire fort répandu : « Si tu veux être damné, fais-toi prêtre. » Tout allait à la dérive. Charles Borromée, à vingt-sept ans, prend les rênes de cette antique Église, autrefois si illustre, à cette heure dégénérée. Il meurt à quarante-quatre ans. Et la transformation, accomplie par son zèle, reste un des plus beaux souvenirs de l'histoire ecclésiastique. Quant à Saint-Sulpice, ce n'était

pas une paroisse. Ce quartier de Paris, voisin du faubourg Saint-Germain, peuplé de viveurs, de joueurs, de duellistes, ceux qu'au xvii<sup>e</sup> siècle on appelait « des libertins », semblait devoir être, plus qu'aucun autre, réfractaire à tout apostolat. M. Olier et ses compagnons se mettent à l'œuvre. Ils se divisent leur pauvre domaine spirituel en divers lots, comme autrefois les Apôtres s'étaient divisé le monde. Ils visitent les pauvres, les malades, les enfants; ils instituent la prédication populaire du catéchisme; ils créent des confréries; ils rétablissent et accréditent l'assistance aux offices, la fréquentation des sacrements; bref, ils s'y prennent de telle sorte, qu'après quinze ou vingt ans la paroisse est constituée, si bien constituée, qu'elle garde encore aujourd'hui l'empreinte de ses débuts, et compte, sans hésitation possible, entre les plus chrétiennes et les plus édifiantes de la capitale.

Mais laissez-moi, messieurs, me réclamer devant vous d'un autre souvenir encore plus décisif. Vous pourriez peut-être, en arguant de telles ou telles circonstances de temps et de lieu, récuser saint Charles Borromée ou M. Olier. Entendez saint Paul, à qui son incomparable vaillance donne le droit de tenir ce langage, s'adresser à son disciple Timothée... *Erit tempus, quum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt, sibi magistros, prurientes auribus; a veritate quidem audi-*

*tum avertent, ad fabulas autem convertentur*<sup>1</sup>... Est-ce pour un prêtre des origines chrétiennes, ou pour les prêtres de ce temps, que ces choses sont dites, que ce tableau sombre et qu'on pourrait croire pessimiste, est tracé? Ne retrouvez-vous point là, trait pour trait, la peinture des conditions au milieu desquelles il vous faut remplir votre ministère? *Sanam doctrinam non sustinebunt*. Vos populations, les hommes surtout, ne veulent plus entendre parler de religion. Ils en ont la satiété, la nausée. Ils ne viennent pas à l'église, ils ne s'assoient plus au pied de la chaire. Vous prêchez; c'est un motif pour eux de se tenir à l'écart. Ils se donnent d'autres maîtres que vous, selon leur goût et leur préférence. Qu'un laïque quelconque se présente, qu'il annonce une conférence sur un sujet ou sur un autre, sur la politique ou sur une question locale, les voilà empressés à se rendre à son appel. Le conférencier aura salle comble d'hommes et de jeunes gens. Pendant ce temps, vous, à l'église, vous compterez une cinquantaine, une centaine de femmes, et encore pas toujours ni partout. Vos paroissiens ne goûtent pas la vérité, la grande vérité de l'Évangile, celle qui éclaire l'énigme de la destinée et dirige la vie à travers la souffrance et le devoir. Mais ils ont la passion des choses du jour: *A veritate quidem aurem avertent, ad fabulas convertentur*.

<sup>1</sup> II Tim. iv, 3.

Après avoir établi le bilan de la situation telle qu'elle est, que va dire saint Paul à Timothée? Lui dira-t-il : « Mon pauvre ami, j'en suis désolé pour toi; mais pour le moment il n'y a rien à faire. Probablement il viendra des temps meilleurs; aujourd'hui tout est au pire. Abstiens-toi donc de tentatives et d'efforts qui ne sauraient aboutir. Pratique *l'intérim* patiemment. Réserve-toi en attendant l'avenir. »

Écoutez, messieurs : ... *Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple.* Non, point de lassitude; non, point de défaillance; non, point d'abdication! Les temps sont mauvais; raison de plus pour agir. Debout, mon ami et mon fils. *Vigila*,... regarde attentivement, cherche virilement, discerne sagement tout ce qui peut être entrepris. *In omnibus labora*,... porte de tous côtés ton effort généreux, multiplie tes essais, réitère tes initiatives! Remplis ta vocation d'apôtre! Sois un ouvrier invincible de l'Évangile!

Timothée, c'est vous, messieurs et vénérés confrères. Je vous en conjure, écoutez saint Paul, dont je vous redis, non sans émotion, les superbes accents. Écoutons-le ensemble. Pour vous et pour moi, au milieu des tentations de lassitude de l'heure présente, il n'y a vraiment d'honorable et de vrai, de bienfaisant et de doux, que cette devise : *Opus fac Evangelistæ.*

*Ponere animam suam.* La préoccupation soutenue et désintéressée des âmes, l'effort coura-

geux et persévérant dans les tentatives de tout genre, propres à assurer leur bien; deux moyens de consumer votre vie sous l'inspiration du zèle bien compris,... puis la prière.

Vous prierez beaucoup pour vos paroissiens, non seulement au *Memento* de la messe, ce qui est votre devoir rigoureux, mais habituellement *sine intermissione*, comme l'enseigne et le demande Jésus-Christ.

Ce n'est point ici le lieu ni le moment de rappeler que l'efficacité de la prière impétratoire, incertaine quand nous sollicitons des biens temporels, des avantages d'ordre personnel et terrestre, est toujours assurée par avance, lorsque nous réclavons du Père qui est aux cieux des faveurs surnaturelles, parce qu'il est le premier à désirer que nous les puissions obtenir de sa libéralité. Or je ne sache pas de supplications qui lui doivent mieux agréer que les supplications touchantes du prêtre ayant conscience de son impuissance propre à réaliser toutes ses ambitions de pasteur des âmes, et venant chercher, auprès de Celui qui les lui a confiées l'appoint de secours qui lui est nécessaire.

Pourquoi, messieurs, ne consacreriez-vous pas en particulier quelques minutes de votre visite quotidienne du saint Sacrement à vous acquitter de cette obligation pieuse? Le soir est venu; la nuit tombe. Vos occupations de la journée touchent à leur terme. Vous vous rendez dans votre chère église. Sous les clartés trem-

blantes de la lampe qui en éclaire les voûtes à mesure que l'ombre monte, vous vous agenouillez à votre place, près de l'autel, de l'autel où vous avez célébré la messe le matin, où vous la célébrerez demain encore. Votre adoration proprement dite achevée, votre acte de foi à la présence réelle renouvelé, vous vous abandonnez à la préoccupation sacerdotale des âmes dont vous avez la charge. Vous répétez la parole de Jésus, que nous citons tout à l'heure : *Tuierant, et mihi eos dedisti*. Dans un rapide et sûr souvenir, vous les retrouvez toutes. Avec Jésus, vous ajoutez : *Pater, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi* <sup>1</sup>. Mon Dieu, voici un jour de plus qui se termine, un jour de ma vie de prêtre. Il me semble que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ceux et pour celles que vous m'avez donnés. Mais je sens, mais je vois jusqu'à l'évidence que ma bonne volonté reste impuissante à accomplir tout le bien désirable et désiré, et c'est vers vous que je me réfugie pour obtenir que vous fassiez, vous, par votre grâce, ce qui reste à faire. Éclairez donc, gardez donc, ô mon Dieu, les âmes que j'ai reçues de vous :

Les âmes des petits enfants, ces chers petits que tant de périls menacent, pour qu'ils conservent la foi du jeune âge, pour qu'ils échappent aux premières contagions du mal ;

Les âmes des jeunes gens et des jeunes filles, pour qu'ils ne se laissent pas fasciner aux fausses séductions du monde, aux entraînements cou-

pables, à la désertion des habitudes chrétiennes, mais qu'ils prennent dans la vie, sous la bannière du devoir, une attitude ferme et fidèle ;

Les âmes des pères et des mères, pour qu'ils sachent, au milieu des difficultés matérielles de l'existence de chaque jour, se soutenir par des pensées de foi, comprendre la vraie beauté de leur vocation, s'orienter vers le ciel, y conduire leur famille ;

Les âmes des vieillards, déjà penchés vers leur tombe, pour qu'ils ne s'effrayent pas de mourir, et qu'au delà des biens de la terre, dont il leur faudra se séparer et se dépouiller bientôt, ils entrevoient les biens meilleurs que leur réserve votre amour ;

Les âmes des riches, pour qu'ils ne soient pas les esclaves de leur fortune, qu'ils comprennent et apprécient le noble usage qu'il en faut faire, qu'ils soient capables du détachement évangélique ;

Les âmes des pauvres, pour que leur indigence et les privations qui l'accompagnent ne les poussent pas au murmure, pour qu'ils se souviennent toujours plus de la sainte pauvreté de votre fils Jésus, né sur la paille, mort sur la croix tout exprès pour rehausser et annoblir à leurs yeux l'humilité de leur condition ;

Les âmes des malades et des infirmes, pour qu'ils ne perdent point patience et ne manquent pas de résignation dans leurs souffrances, mais qu'ils les sanctifient à l'exemple du divin Crucifié ;

Les âmes des adversaires, des incrédules, des

égarés, pour qu'ils ne persistent pas dans leur hostilité lamentable, pour qu'ils accueillent enfin, qu'ils entendent, qu'ils goûtent vos appels et qu'ils s'y rendent.

Chacune de ces désignations, au lieu de se faire *in abstracto*, aurait pour vous, messieurs, le charme attendri d'une sorte de souvenir de famille. Vous vous sentiriez vraiment père jusqu'au fond du cœur. Et je gage bien que cette revue quotidienne, silencieusement réitérée devant le tabernacle, finirait par avoir pour vous un incomparable attrait.

Encore un mot, messieurs; le dernier. Il y aura des jours, il y aura des heures où vous joindrez à la prière, comme suprême témoignage de zèle, l'offrande de vos tristesses, peut-être de vos larmes. C'est encore au pied de l'autel, le plus près possible du tabernacle, que je vous demande de venir. En union avec le Sauveur, qui à Gethsémani, pour porter et effacer le péché du monde, fut triste jusqu'à la mort, vous accepterez vous aussi, pour vos paroissiens, les douleurs dont votre mission au milieu d'eux sature votre vie. Point d'amertume, point d'irritation contre personne, eussiez-vous à vous plaindre de tout le monde. Que votre douleur soit sainte, qu'elle soit désintéressée comme celle du Christ, quand sous les vieux oliviers, couché à terre, baigné d'une sueur de sang, il agonisait sous la vision toute seule du mal, dans la certitude affreuse qu'ayant fait ce qu'il fallait

pour sauver toutes les âmes, toutes les âmes cependant ne seraient pas sauvées.

Oh! de quel prix et de quel poids ne doivent pas être devant Dieu ces moments de générosité cachée poussée à ce degré plus rare! Le succès ne répondra peut-être point pour cela immédiatement à vos désirs, chers et vénérés confrères; mais tenez pour certain que rien ne peut être perdu de cette immolation sans bruit, qui va droit au cœur du Père des cieux. Après vous, quand vous ne serez plus là, quand vous dormirez sous votre pierre tombale, quelqu'un peut-être de ceux qui vous auront le plus fait souffrir, touché par un surcroît de grâce que votre martyr silencieux aura mérité, reviendra-t-il à la foi repoussée, aux devoirs oubliés, à la vie chrétienne compromise et perdue.

Il faut finir, messieurs. Je vous laisse, en terminant et pour conclure, une parole encore de l'Évangile. Quelque bonne volonté que nous puissions mettre à nous acquitter de notre devoir de prêtre, soit à cause de notre insuffisance même, soit à cause de l'immensité de l'œuvre, nous serons obligés de convenir de la vérité du *servi inutiles sumus*<sup>1</sup>. Il ne nous en coûtera même pas d'en convenir. L'important, ce qui nous rassurera et nous consolera, c'est que nous ayons en conscience, devant Dieu et Jésus-Christ, le droit d'ajouter : *Quod debuimus facere, fecimus. Amen.*

<sup>1</sup> Luc. XVII, 10.